

lointaines que son cousin avait parcourues, fut rappelée à la réalité par les mouvements de l'enfant et se mit à jouer avec lui.

Le sous-lieutenant vint tous les jours, comme il l'avait promis. Mais Louise n'éprouvait plus à sa vue ce trouble inexplicable qu'elle avait ressenti la première fois. Ils causaient familièrement en présence de Gabriel qui ne songeait nullement à en prendre de l'ombrage. Les souvenirs de l'adolescence faisaient le sujet habituel de leurs conversations et tous deux avaient un plaisir extrême à revoir ensemble ces années d'insouciance et de bonheur. Une étroite amitié s'était formée peu à peu entre petit Paul et Francis. Quant à M^{me} de Bénors, elle ne quittait plus son neveu qu'elle considérait comme un héros ; et toute la ville apprit de sa bouche l'histoire amplifiée et commentée du voyage à Saïgon.

Mais on eût dit que l'excellente femme se plaisait particulièrement à raconter une certaine anecdote de banquier allemand qui, se trouvant à bord du même bâtiment que Francis, lui avait prêté mille francs sur sa bonne mine, et lui avait même dit, en apprenant qu'il se rendait à Dijon, que sa femme habitait cette ville.

— C'est le baron... ? demandait la tante.

— Le baron Heuffzel, répondait le neveu.

— Je ne puis jamais me souvenir de son nom, reprenait M^{me} de Bénors. Dans tous les cas, c'est un homme aimable, dont on aimerait à faire la connaissance. Il a dit à Francis que sa femme habite Dijon : mais je ne crois pas l'avoir vue, cette dame Heuf., Heuffzel.

Lorsque ce détail qui n'avait par lui-même aucune importance, avait été raconté devant Gabriel, au nom de Heuffzel il avait tressailli de tous ses membres ; ce sin-